

Ton p'tit vélo dans ma tête

Nantes, un soir de mai. Je rentrais tristement du travail, le pas lourd, amollie par les effluves printaniers. Nous étions vendredi soir et comme chaque fin de semaine, j'attendais le père de mon enfant mort. Cette fois, il allait me faire la surprise.

Je l'avais vu pour la dernière fois juste après Noël, quatre mois plut tôt. Il avait insisté pour me faire un chèque au retour de la cérémonie. Il avait l'air dévasté... Bien fait. Oh, pardon, pardon...

Je n'étais pas d'humeur pour le beau temps. J'aurais voulu marcher dans la boue, contre le vent. J'aurais voulu entendre des grêlons gros comme des œufs sculpter les carrosseries, exploser les verrières, et pourquoi pas, trouer quelques cervelles. Un beau grand carnage...

Mais non. Rien. Sinon le printemps qui mûrissait, insupportable de douceur. A l'ouest, un soleil imbécile mettait le fleuve en sang, éclaboussait les pierres blanches du pont où je marchais. Ses rayons rougissaient les visages pressés sur les quais, rajeunis du coup, comme fouettés d'orties. Tous ces sourires qui montraient les dents. Dégoûtant.

J'avais tourné en ville, attendant un message, les plis de mon front bien repassés. Si je restais concentrée, il finirait par arriver, la bouche dégoulinante d'excuses. Mon portable était resté muet.

Sur le boulevard, un marteau-piqueur martelait et piquait, des bras vibraient jusque dans la moelle des os. Le tram était passé, agitant une cloche légère, sa queue écarlate coupant l'avenue.

Le bruit des voitures, un camion, fort, un homme gueulant dans son portable, Je n'oublierai pas ! Quoi ? Le moment merveilleux qu'il avait passé ? La vacherie qu'on lui avait faite ? Je ne saurais jamais.

J'avais tourné dans notre rue. Les couleurs, les bruits de la vie avaient soudain reflué. Derrière moi, le chuintement familier des roues de ton vélo mangeait tout l'espace.

Comme chaque soir, tu t'étais arrêté près du trottoir, m'avais accompagnée jusqu'à l'immeuble, une main sur le guidon tordu, sans parler. Tu ne parlais jamais.

Ton vélo avait disparu. Je t'avais regardé et j'avais ouvert grand la bouche pour t'avaler. Ne jamais te rendre. Mon grand bébé de seize ans, j'aurais dû te garder bien au chaud dans mon ventre. Ça ne serait pas arrivé.

Ta saleté de vélo, saleté de cadeau de ta saleté de père. Oh, pardon, pardon... J'avais pressé ma main contre ma bouche, prise de nausées...

Je m'étais mise à grossir peu de temps après. Le ventre, les seins... Je voyais bien que les collègues de l'atelier d'infographie me regardaient

bizarrement. Enceinte ? A quarante-huit ans ? Tu savais qu'elle avait quelqu'un ?

La plupart avaient respecté la barrière polie que j'avais dressée autour de moi depuis ton départ. Sauf Marie, à l'accueil, qui me disait bonjour en reniflant, l'oeil humide. Les gens sont parfois pénibles. Est-ce que je pleure moi ?

Un matin, vers la fin août, mon patron m'avait appelée dans son bureau. Je n'avais pas voulu m'asseoir. Du haut de mon mètre quatre-vingt, je dominais son corps dodu, tassé dans un fauteuil trop grand.

Il m'avait dit prudemment, nous sommes tous inquiets pour toi... tu devrais prendre quelques semaines de repos, tu ne t'es pas arrêtée depuis que... Tu as de la famille en Normandie, je crois, des amis ? Blablabla... un automne à la mer, le changement d'air... blabla... laisser Nantes derrière toi...

J'entendais sans écouter. J'avais repris contact avec la planète Terre au moment où il disait, Claire, tu devrais voir quelqu'un...

J'avais fait l'imbécile. Oui, chef, tu as peut-être raison. Mais je pensais, voir quelqu'un ? Des gens, j'en vois partout, tous les jours. Ils respirent, eux. Je voudrais qu'ils soient morts.

Morts ? Ce mot. Quelle horreur. Une partie de moi était encore sur le pont, lucide. Il fallait qu'il se passe quelque chose. Mon boulot me poussait dehors, toi tu poussais dedans. Mais j'avais si peur de te perdre encore mon cœur. Un changement d'air nous ferait du bien à tous les deux.

Le lendemain, mon bébé fantôme et moi avions pris le train...

Le wagon tanguait doucement tandis que nous remontions le Cotentin. Je rêvassais, la tête appuyée sur un pull roulé en boule contre la vitre. La bruine floutait la campagne gorgée d'eau. Un paysage moite et languide, d'une monotonie rassurante.

Tu adorais les vacances à la ferme chez tes grands-parents, les journées de pêche à pied sur les plages argentées, face aux îles Saint-Marcouf. Un jour, tu étais encore petit, tu m'avais dit avec ton air sérieux, maman, tu sais, le sable est tellement plat par ici, qu'aux grandes marées, on peut pousser le hanais à crevettes jusqu'en Angleterre sans mouiller son maillot.

Allons bon, qui t'a dit ça, bout de chou ? C'est Piédalu. Ah, si c'est Piédalu...

Le vieux bonhomme, dont le pied avait été arraché par un filin, t'emmenait parfois avec lui relever ses casiers. Il te racontait ses campagnes de pêche, toujours miraculeuses. Pour tes quinze ans, il t'avait légué sa célèbre recette de soupe de crabes vertes. Un bouillon délicieux que tu nous avais

cuisiné, tout fier, un dimanche.

Derrière la vitre, la campagne vacillait au rythme des roues. J'avais dit à mon nombril, nous irons voir Piédalu si tu veux, et embrasser tes grands-parents, ils seront contents.

Vers cinq heures, j'avais sorti ton sandwich préféré, celui au camembert. J'avais pris dix kilos en quatre mois. C'était beaucoup, mais je mangeais pour deux.

Nous arrivions à Carentan. Mon cousin Christophe nous attendrait à la gare de Valognes, l'arrêt suivant. Il nous prêtait sa maisonnette de vacances, située en bordure de la plage de Quinéville, à cinq kilomètres de Saint-Marcouf. Il m'avait dit au téléphone, j'ai rempli le frigo et j'ai pensé aux légumes, oui, t'inquiète pas.

Le train était reparti en secouant sa grosse carcasse, à travers les marais de Carentan. Les eaux saumâtres gelaient parfois l'hiver. Je me souvenais des étendues figées que le soleil couchant transformait en lacs de feu. La glace emprisonnaient les arbres noirs et rabougris, les barrières des champs, les écluses des canaux, et parfois, un cheval égaré, les yeux vides, le col raidi, ou un martin-pêcheur au plumage éclatant, pareil à une fleur exotique épanouissant ses pétales sur la blancheur.

A Valognes, le quai était désert. Le contrôleur, qui s'ennuyait dans son train presque vide, avait roulé en vitesse mes deux valises jusqu'à la salle d'attente. Dans votre état, faut rien porter de lourd madame. Merci, vous êtes très aimable, mais je ne suis pas handicapée. Il avait filé en me lançant un regard mauvais.

Christophe était arrivé avec dix minutes de retard, l'air hagard, le poil ébouriffé. Excuse-moi Clairon, j'ai bossé toute la nuit à l'usine, je faisais une sieste et je me suis loupé. Ça va ti ma poulette ? En voulant m'attraper dans ses bras maigres, il était entré en collision avec la protubérance de mon ventre et avait fait un bond en arrière, saisi. J'avais éclaté de rire.

Pendant la demi-heure de trajet jusqu'à Quinéville, ce grand bavard n'avait pratiquement pas ouvert la bouche. Pour la première fois, cette gêne entre nous. Je m'étais lancée... C'est vraiment adorable de nous prêter la maison, on va pouvoir se poser un peu. Il m'avait jeté un regard rapide, l'air soucieux. Nous ? Écoute Claire... Les yeux fermés, je m'étais laissée aller contre l'appuie-tête, brusquement épuisée... Tout à l'heure mon grand, tout à l'heure...

Un peu plus tard, nous nous étions posés dans la cuisine, devant un café. J'avais tapoté mon ventre, qui tendait déjà la robe de grossesse... ouf, on

est arrivés bébé... Christophe n'avait pas relevé. Il m'avait donné des nouvelles des gens du coin, m'avait parlé de la saison, un été exceptionnel. Je hochais la tête au bon moment, les yeux fixés sur ma tasse. Je sentais sur moi son regard insistant. Il avait lâché... Claire, je crois que tu devrais voir quelqu'un...

Tiens, j'avais déjà entendu ça quelque part... Quoi, voir quelqu'un ? Je te vois toi. Tu es un chien peut-être ? J'avais gratté sa tête hirsute et lancé à mon bedon, nous on aime les toutous, hein fiston !

Christophe était devenu blanc et m'avais repoussée. Claire, arrête ça, tu me fait flipper ! Il s'était levé en disant d'une voix stressée, j'ai oublié de vérifier le niveau de fuel, j'y vais... et je te fais un feu dans la cheminée avant de partir, les soirées commencent à être fraîches. Si tu as besoin de bouger, la 4L est dans le garage, mais l'embrayage est fatigué. Prend plutôt le scooter.

J'étais allée ranger nos affaires dans l'armoire de la petite chambre qui donnait sur la mer. En me rendant à la salle de bain, j'avais longé le salon et entendu Christophe parler à voix basse au téléphone...

Je vous assure, elle a un regard bizarre, je ne sais pas comment le décrire... absent ? Ou plutôt non, tourné vers l'intérieur... Pardon ?... Oui, comme je vous ai dit, elle discute avec son ventre... m'étonnerait qu'elle soit enceinte, elle n'a eu personne depuis des lustres. Et elle n'a pas loin de cinquante ans... D'accord, je laisse vos coordonnées près du téléphone, j'espère que... Non, ils ne savent pas qu'elle est là. Vaut peut-être mieux pas qu'ils la voient dans cet état... Je comprend. Et on fait quoi maintenant ?... D'accord, on attend un peu... Oui, j'espère vraiment qu'elle va vous appeler. On se tient au courant... Sur le portable plutôt... Oui, merci, il en faut. Au revoir.

Je m'étais assise sur les toilettes, secouée. Pas mon cousin ! Je viens ici pour qu'on soit tranquilles toi et moi et... J'avais réfléchi un moment. Bon, on va la jouer fine mon titi, sinon les autres ne vont plus nous lâcher...

Un coup sur la porte, la voix de Christophe. Claire, tu es là ? Il faut que j'y aille, je repasse demain midi changer le joint de l'évier, il fuit. Bonne nuit bichette... Et voilà, il allait trouver une excuse pour venir tous les jours... D'accord mon grand, merci pour tout, à demain.

Christophe parti, j'avais récupéré le papier près du téléphone. Daniel Langlois, psychologue à Saint-Vaast-la-Hougue. Bande de faux-cul. Mais j'avais un plan pour les court-circuiter. J'avais composé le numéro, obtenu sans surprise un rendez-vous pour le lendemain.

Le psy habitait une ancienne maison de pêcheur qui donnait sur l'anse du Cul de Loup. Une ruelle sablonneuse, bordée de hautes palissades, reliait son jardin clos à la petite place où je garais le scooter. J'avais aussitôt pensé, une fois là-dedans, je serais comme un fœtus dans un utérus, relié au monde par ce chemin. Comme toi mon bébé. Bien au chaud. En sécurité. Tu parles...

Dans le mois suivant mon arrivée, je l'avais vu deux fois par semaine. D'abord, j'avais résisté, m'accrochant du bec et des ongles, raide comme un piquet. Je n'avais pas envie d'être là, je perdais mon temps. Alors que j'aurais pu faire des choses avec toi, prendre le bateau pour Tatihou par exemple, ou manger des huîtres, ou tiens, partir en expédition à l'épicerie fine. Tu adorais cuisiner, tu voulais en faire ton métier...

Toi non plus, tu n'étais pas content d'être là. Mon ventre n'arrêtait pas de gargouiller. J'avais pensé un instant m'accroupir aux quatre coins de ce cabinet d'aisance mental, pour marquer mon territoire. Daniel Langlois nous aurait peut-être chassés ? Et puis non. Je n'étais pas folle.

L'atelier de réparation, installé à l'étage, m'avait surprise. Pas de canapé baroque, mais un lit d'une personne calé contre le mur, face à une baie vitrée. Très confortable. Au bout d'un moment, je m'étais dit, quitte à être là, autant en profiter pour me reposer. Je m'étais donc avec volupté, mon ventre entre les bras, bercée par la voix chaude qui montait du fauteuil derrière moi. Au début il avait parlé, et puis de moins en moins.

La fenêtre étant orientée au Levant, la lumière me giflait en pleine face. Du coup, je gardais mes lunettes de soleil. Mes yeux sont sensible à la lumière, une lampe dans la figure, j'avoue tout. Tu vas cracher le morceau dis ! Cracher le morceau de pomme empoisonné pour revenir à la vie.

Il fallait bien remplir les vides, passer le temps, alors j'avais inventé un petit moi houdinesque, enchaîné au fond d'un abysse, dans une malle cadénassée.

J'avais demandé à Daniel Langlois, vous faites de la plongée ? Parce que pour me sortir de là, il va vous falloir un super équipement. Et une paire de tenailles. Quoi, qu'est-ce que vous dites monsieur ? Articulez bien, avec la pression de l'océan et tout ce vieux liquide amniotique qui me bouche les oreilles, je vous entend mal... blablabla... Ne t'inquiète pas fiston, j'ai pris ta bouée canard.

Quel métier ! Le pauvre homme devait maudire Christophe... Il avait son brevet de plongeur, bien. Un don pour la mise-en-scène aussi. Côté cour ou côté jardin, je ne croisais jamais personne, grâce à un ballet de portes parfaitement rodé. C'était également un as du ménage. Un petit plumeau

pour dépoussiérer les âmes en peine, un arrosoir pour donner de l'eau à toutes ces plantes vertes crevant de soif. Des puits sans fond.

Avant qu'il ne me fasse entrer, j'entendais des bruits curieux depuis la salle d'attente... pieds de chaise raclant le parquet, objets déplacés, heurtés. Des préparatifs angoissants.

Je devais avoir quelque chose à me reprocher car j'avais pensé, salle d'interrogatoire, chambre de torture, chaise traînée sous une corde, qu'on envoie valser... Couic... un bruit dans mon ventre, comme un couinement de souris... N'aie pas peur mon fils, maman est là.

A bien y regarder, la pièce ne contenait aucune arme. Ah si, des livres, quelques stylos... et les mines anti-personnelles que j'apportais.

Bouger les meubles devait être un rite psychanalytique de purification, une manière de chasser les effluves mentaux d'un patient avant d'en accueillir un autre. Comme les shamans agitent des palmes et brûlent des herbes pour chasser les esprits mauvais.

Je ne lui avais pas parlé de toi. Car j'avais remarqué que lorsque je te nommais, tu te recroquevillais au bord de mon champ de vision, et ta silhouette s'effiloçait. J'avais peur que les mots ne te fassent fuir. Alors chut.

Blablabla... Couic, couic, couic... Aow, aow, aow... Le piaillage des mouettes, assourdi par le double-vitrage, accompagnait nos bavardages. Sinon, pas un bruit. Une fois, je m'étais endormie je crois bien...

Le soulagement de Christophe avait été discret. J'étais un brave petit soldat. Rassuré, il m'avait laissé un peu d'air. Sage comme des images, mon garçon et moi nous avons attendu... Et puis une nuit de pleine lune, à la fin septembre, j'avais été réveillée par de violentes douleurs dans les reins...

Quand Christophe était passé le lendemain, je lui avais raconté la fausse-couche à l'aube, le fœtus enveloppé dans une taie d'oreiller, couché dans une boîte à chaussures trouvée dans un placard. Il faisait les cent pas dans le salon, n'osait pas me regarder en face... Claire, tu aurais dû m'appeler, hum... accoucher, comme ça toute seule... Il lorgnait le téléphone. Dans l'intention d'appeler son copain Langlois je suppose.

Hésitant, il m'avait demandé, tu l'as mise où ? Quoi, la boîte ? Oui ma puce... Je l'ai posée sur les bûches, dans le garage, je t'attendais pour la cérémonie. Il avait fait une drôle de grimace. J'avais pris son bras. Christophe, j'ai pensé à quelque chose...

Des funérailles vikings, à minuit, sur la plage. La lune est pleine... il n'y aura pas un chat avec ce froid... Je t'en prie... Ses traits s'étaient détendus d'un coup... chlouf, une voile qu'on affale... Il avait ôté le couvercle de la boîte, déplié avec douceur la jolie taie brodée, enroulée sur du vide.

Je l'avais entendu murmurer... des funérailles vikings pour un bébé fantôme... Quoi, Christophe, tu as dis quoi ? Rien mon Clairon, c'est une bonne idée, on va faire ça.... Je suis contente, merci.

Ce soir-là, mon cousin avait construit un petit radeau avec des cagettes. Nous l'avions transporté sur la plage à la nuit, avec la boîte enveloppée d'un drap de lin, des bougies votives dans des verres et un bouquet d'herbes de dunes.

La lune ronde nous souriait gentiment dans un ciel clair, embouteillé d'étoiles. La mer commençait à descendre. L'instant parfait... ba... teau, sur... l'eau...

Longtemps, nous avons suivi des yeux les lumières tremblotantes, que des vagues molles poussaient peu à peu vers le large. Bon voyage... J'avais eu un frisson. L'automne.

Christophe avait passé un bras autour de mes épaules pour me réchauffer. J'avais dit, il était beau tu sais, je ne l'oublierai jamais... Je sais mon Clairon...une fêlure dans sa voix... je sais. Je crois qu'il pleurait.

Nous étions restés là encore une minute, étourdis par l'odeur violente de la mer. Puis nous étions remontés lentement vers la maison, tous les trois enlacés...

Au bout de quelques jours, j'avais déjà beaucoup dégonflé. J'allais voir mes parents, me balader en barque avec Piedalu, emmitouflée dans des polaires...

Je n'étais pas retournée chez Daniel Langlois, mais je l'avais appelé pour lui raconter. Il n'avait fait aucun commentaire, m'avait donné les coordonnées d'un de ses collègues nantais.... En cas de besoin, Claire... Je vais bien monsieur, beaucoup mieux, je vous assure, mais merci.

Christophe passait souvent partager mon repas. Il était soulagé de constater que tout semblait revenu à la normale.

A la mi-décembre, il m'avait déposée à la gare de Valognes en partant travailler. Si tu reviens à Pâques, on se fera une chasse aux œufs à la ferme, d'accord. J'avais ri... ça marche, et une épaule d'agneau à la cheminée ! Il m'avait serrée fort. Prend soin de toi mon Clairon, je t'aime tu sais. Je sais patate. Je lui avait tiré la langue. Il était parti.

Un coup d'oeil sur la grosse pendule de la gare.... J'avais une bonne demi-

heure d'avance. Parfait. J'étais allée aux sanitaires, m'étais plantée devant une glace. Je me trouvais presque jolie, plus mince, bronzée, le visage apaisé...

Je m'étais changée dans les toilettes. J'avais pris dans ta valise ton jean noir préféré, ton sweat gris à capuche, et le pull irlandais tricoté par mamie. Nous faisons à peu près la même taille. Puis j'avais effacé mon maquillage avec de l'eau et du savon, coupé mes cheveux à la va-vite avec des ciseaux à ongles. Tes mèches brunes rebiquaient sur mon front. D'un geste familier, tu les avais mouillées pour les discipliner.

De l'autre côté du miroir, tu me regardais droit dans les yeux, avec tant d'amour. Tu étais toujours là, bien au chaud à l'intérieur de moi. Ils t'avaient crû mort. On les avait bien eu mon coeur...

J'avais embrassé ton image sur le miroir, empoigné les deux valises et nous nous étions dirigés vers le quai en papotant. Des voyageurs se retournaient pour nous regarder. Ils devaient penser, on voit qu'ils sont mère et fils, comme ils sont beaux, comme ils se ressemblent.

Le train n'allait plus tarder. Sur le quai je t'avais dit, dans quinze jours c'est Noël, on va se faire une belle fête. Qu'est ce que tu voudrais manger ?... Un sandwich au camembert ? Encore ! On va peut-être changer de régime mon lapin ?

Le train était arrivé très vite, avait mis une éternité à s'arrêter. Les freins hurlaient. Ta longue silhouette pâle s'était reflétée dans la portière, nos deux valises à tes pieds. Je t'avais regardé jusqu'à ce que mes yeux se brouillent. J'avais demandé d'une voix faible, il y a un cadeau qui te ferait plaisir pour Noël, mon petit ? Ton fantôme m'avait répondu doucement, un vélo maman...

Dans mes jambes, un violent tremblement, puis dans mon corps entier. J'étais tombée assise sur une valise. Le train avait démarré, emportant ton reflet. C'était fini. Je m'étais mise à pleurer.